

Regards sur une demi-saison de théâtre

Alonzo Le Blanc

Number 41, February 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57124ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Le Blanc, A. (1981). Review of [Regards sur une demi-saison de théâtre]. *Québec français*, (41), 34–36.

Regards sur une demi-saison de théâtre

par alonzo le blanc

Le *Devoir* du samedi 30 août 1980 annonçait, sous la plume de Jacques Larue-Langlois, « une riche saison théâtrale », avec vingt-cinq créations québécoises. L'automne arrive, vous vous dites : « Je vais essayer de couvrir le terrain, suivre de près cette saison... » Vous n'y parvenez qu'à moitié et voici qu'à la mi-décembre, on vous demande un bref compte rendu de cette demi-saison de théâtre. Par quel bout commencer ? Québec ? Montréal ? Rimouski ou ailleurs ? Québec d'abord, évidemment, puisque c'est là que vous vivez, que vous avez vu le plus de pièces. Pour Montréal, on verra, — s'il reste ici de la place —, un peu comme Montréal le fait par rapport à Québec... Et ces pièces, dans quel ordre les présenter ? selon l'ordre chronologique de la saison ou bien selon l'ordre spatial des lieux de théâtre ? Adoptons ce dernier ordre et voyons ce que cela donne...

Au Théâtre du Vieux Québec

Aussi bien le dire d'emblée, c'est le Théâtre du Vieux Québec, 30 rue Saint-Stanislas, qui m'a procuré cet automne mes meilleurs moments de théâtre. Avec *l'hiver qui s'en vient* (ouf ! c'est chose faite !), texte et mise en scène de Marie Laberge, interprétation de Denise Gagnon, Jean Guy, Micheline Bernard, Jeannine Angers, Claudine Raymond et André Lachance, scénographie de Denis Denoncourt, nous avons eu droit à une création québécoise de première valeur. L'action de la pièce révèle la vie d'un couple dont l'homme — Maurice Gingras — est enfermé dans un silence à peu près total depuis dix-sept ans. Or, dans la pièce, il parle à quelques reprises, à sa fille belle et forte, et surtout à sa femme

qui est, à son dire, la cause principale de son mutisme, qui atteint le stade d'une névrose. Ces rares paroles du bonhomme sont des rétrospectives qui expliquent l'origine de sa révolte (v.g. la jalousie) et de sa colère qui éclatent en même temps que celle de sa femme fatiguée de sa vie de servitude. Des scènes de ménage donc, violentes, bien amenées, bien interprétées, dans un texte de construction audacieuse, mis en scène par l'auteure elle-même. (Oui ! j'ai écrit « auteure », comme j'écrirais « metteuse », puisqu'elles le veulent bien : voir *JEU*, numéro 16, « théâtre-femmes », où cependant on ne semble guère priser « metteuse »). Les rétrospectives et les coupes dans le temps sont exprimées par le changement d'éclairage ou par un déplacement de l'action d'une extrémité à l'autre de la scène qui, paradoxalement, est prise sur la longueur de la salle (imaginons comme scène l'allée centrale d'une petite église, mais surélevée), coupant en deux la petite salle du TVQ et devenant cuisine, vivoir, salon — la cuisine étant substantiellement le lieu de l'épouse et le salon, celui du mari —, l'entre-deux servant habituellement de rencontre pour des engueulades fortes et dénonciatrices. Très belle réussite de tous les figurants de ce spectacle.

Au même théâtre, en octobre, on eut droit aux *Larmes amères de Pétra Von Kant*, de Werner Rainer Fassbinder. Une riche dessinatrice de mode, Petra Von Kant, 35 ans, mariée et divorcée deux fois, reçoit chez elle Karine, une jeune femme dont elle devient amoureuse (coup de foudre !). Elle lui offre lit et hospitalité jusqu'au moment où Karine, restée hétérosexuelle, décide d'aller rejoindre son mari. Pétra pleure, fait une crise à sa fille, à sa mère, à l'amie de celle-ci, puis revient sagement (résignée ?) à sa compagne et femme de chambre, Marlène, qui, elle, l'aime avec désintéressement et profondeur. Si la pièce précédente se caractérisait par le

mutisme de l'homme, celle-ci présente à la fois l'expressionnisme abondant de l'héroïne Pétra — Laberge lui en donnait plus que requis, parfois — et le jeu éloquent discret de sa compagne Marlène, interprétée par Léa-Marie Cantin. Dans ce triangle amoureux, dominé par la forte personnalité de Pétra, Marlène ne dit pas un mot, mais ses yeux et ses gestes disent tout, c'est-à-dire l'intensité de son attachement et de son amour pour sa « maîtresse » Pétra. Excellente mise en scène signée Denise Gagnon, scénographie de Denis Denoncourt.

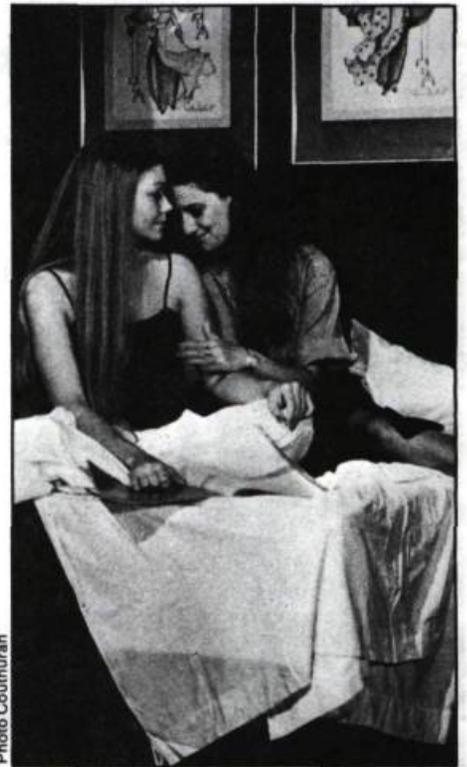


Photo Couthuran

Les larmes amères de Pétra von Kant.
Marie-Christine Perreault et Marie Laberge.

Au Trident

Une œuvre de Tennessee Williams, *Le Paradis sur terre*, constituait l'ouverture de la onzième saison du Trident. Le metteur en scène invité Andréi Zaharia (d'origine roumaine, émigré au Canada depuis 1971), dans un décor plus baroque que fonctionnel, a conçu une mise en scène surchargée qui, au lieu de faire ressortir les lignes de forces conflictuelles constituant le drame, rendait leur perception plus difficile au spectateur. Le triangle paradoxal formé de Muguette, Lot et Poulet (Marie-Hélène Gagnon, Reynald Robinson et Germain Houde) n'atteignait pas le degré d'intériorité et de cohésion inhérentes à cette action où se rencontrent amour, sexualité et ségrégation raciale. Les comédiens, comme engagés dans une course à obstacles, ne parvenaient pas à conférer à cette pièce sa véritable stature. Malgré cette impression tout à fait subjective, *Le Paradis sur terre* a connu un succès remarquable, attirant plus de 14 000 spectateurs, dont un bon nombre sont désormais des abonnés, et donnant raison au choix du répertoire effectué par Guillermo de Andrea.

Le spectacle suivant du Trident, *Oh! Quand j'entends chanter* (*Absurd Person Singular*) d'Alan Ayckbourn, dans une adaptation d'André Ricard, nous introduit dans la cuisine de trois couples de classe sociale différente, pour y célébrer, en trois actes, la Noël de l'an dernier, celle de cette année et celle de l'an prochain. Ces trois sketches interprétés avec brio par six comédiens différents avaient l'inconvénient d'une discontinuité susceptible de déplaire à ceux qui, encore nombreux, cherchent au théâtre

une seule histoire bien conduite, avec un début, un milieu et une fin. Mais, au-delà de cette discontinuité et de l'humour anglais sous-jacent à la mécanique des gags, des jeux de scène et des situations loufoques, il fallait bien reconnaître l'incroyable virtuosité déployée par l'équipe des comédiens dirigée par Guillermo de Andrea. Ce fut un rire «raisonnable», mais soutenu et cordial dans l'auditoire qui, «ce soir-là», était constitué massivement de jeunes dans la vingtaine.

Grand Théâtre et petit théâtre

Dans le même édifice que les productions du Trident, mais dans la grande salle (Louis-Frédette), remplie à pleine capacité, les 11, 12 et 13 décembre derniers, une autre pièce soulevait un rire d'une autre qualité que les Noëls du tandem Ayckbourn-Ricard. Résultat d'une création collective typiquement québécoise, la pièce *Broue*, annoncée comme «la pièce la plus drôle depuis deux ans», a connu à Québec comme à Montréal un succès éclatant. Il s'agit aussi d'une série de sketches distincts, mais enchaînés dans leur substance, bien désignée par le titre, et conservant les unités de lieu, de temps et même d'action, dans la mesure où l'action fondamentale faite dans une taverne est celle de boire... Claude Meunier, Jean-Pierre Plante, Louis Saïa, Francine Ruel et le théâtre des Voyagements ont élaboré (à partir de quelles observations!) cette pièce qui soulève un rire continu, du début à la fin. Le trio Michel Côté, Marcel Gauthier et Marc Messier interprète avec une versatilité brillante ces situations cocasses qui constituent les temps forts de la vie d'une taverne québécoise. Un langage populaire, des histoires triviales, des situations burlesques et des traits parfois grossiers — tant pis pour les oreilles délicates — engendrent ici non pas le rire emprunté de l'humour anglais, mais un rire spontané, viscéral, irrésistible et rabelaisien, celui des Québécois lorsqu'ils s'amuse entre eux, scène et salle, dans une complicité qui touche à l'essence même du théâtre. Voilà certes la comédie québécoise la plus drôle qu'il m'ait été donné de voir en ce pays.

Dans le salon du même Grand Théâtre, sous le nom de théâtre midi, au cours de novembre furent présentés deux des *Trois petits tours* de Michel Tremblay. Malgré le talent de Manon Vallée dans *Johnny Manganò and his astonishing dogs*, l'ensemble de cette production, mise en scène d'André Lachance, avait du mal à faire revivre un univers décrit en 1971, qui a mal vieilli,



Photo Couthuran

Marie-Hélène Gagnon et Germain Houde dans *Le Paradis sur terre*.



Photo Couthuran

Pierre Brisset des Nos et Diane Jules dans *Oh! Quand j'entends chanter...*

car il incarne peut-être la partie la plus faible de l'œuvre de Tremblay.

On pourrait souligner ici que le Grand théâtre de Québec, au cours de l'année d'opération qui va de mars 1978 à mars 1979, a présenté 591 spectacles, devant 447 268 personnes, ce qui marque une augmentation de 23 396 spectateurs sur l'année précédente. De ces 591 spectacles, 259 furent des représentations théâtrales. C'est l'an dernier également que le Trident accueillait son 500 000^e spectateur.

Le théâtre de la Bordée

Il y a les pièces qu'on a vues, mais aussi celles qu'on regrette de n'avoir pas vues, pour diverses raisons, et qui pourtant mériteraient plus qu'une mention. Le théâtre de la Bordée continue son bonhomme de chemin, avec une originalité créatrice qui ne se dément pas. En septembre y fut présentée *la Sœur de Shakespeare*, texte du théâtre de l'Aquarium, avec Jean-Jacqui Boutet, Marie-Ginette Guay, Gaston Hubert, Véronique Aubut et Marie-Mae Robitaille, dans une mise en scène de Claude Binet. De la marche nuptiale à la vie quotidienne, vécue par deux jeunes mariées et deux grands-mères, cette pièce proposait, en multiples tableaux, une réflexion sur la condition de la femme à l'intérieur du couple, un message toujours ancien et toujours nouveau... pour l'homme.

La création suivante de la Bordée fut *Ben, voyons donc, ma tante*, mettant en scène une autre génération de femmes, Simone, Margot, Jeanne d'Arc, des mamans ordinaires, qui, au seuil de la soixantaine, décident de s'offrir des vacances en Floride, sans maris, sans familles, ce qui leur permettra d'évaluer ce qu'elles ont vécu. Texte écrit et

interprété par Joanne Émond, Micheline Bernard et Ginette Guay, dans une mise en scène de Marie Laberge.

Les « One Woman ou One Man show(s) »

Un phénomène qui n'est pas nouveau, mais qui mérite d'être souligné comme tel, c'est l'abondance des spectacles donnés par ces comédiennes ou par des comédiens seuls en scène. Sarah Bernhardt le faisait déjà couramment au tournant de ce siècle, et combien d'autres avant elle, après elle. Québec, à l'automne 1980, eut sa part de ce genre de spectacles.

Sans insister sur *le Cri du cœur* (récital de chansons d'Édith Piaf) donné en reprise au Petit Champlain par Léo Munger, avec un talent qui fait oublier Piaf elle-même, il faut mentionner *les Histoires de fantômes* données en solo par Francine Tougas, au Petit Champlain, dans la première quinzaine d'octobre : les phantasmes d'une Québécoise rêveuse et engagée, qui prend ainsi une distance lyrique avec son vécu.

Mais c'est la vie et la carrière de la grande comédienne française qui fournit la substance de *la Divine Sarah*, pièce déjà donnée l'été dernier par Monique Leyrac au Théâtre de l'Île, puis reprise en décembre au Petit Champlain. Il s'agit d'un spectacle d'une qualité exceptionnelle, racontant en somme la vie de Sarah Bernhardt (1844-1923), son enfance, sa vocation, ses débuts, ses amours, sa maternité, ses succès, ses échecs, ses voyages, ses combats jusqu'à la mort. Monique Leyrac fait preuve d'une versatilité inouïe, nous amenant en quelques secondes du franc rire aux larmes sincères, interprétant avec rigueur des extraits des plus beaux rôles joués par Sarah.

C'est une carrière plus prosaïque, en apparence, que nous livrait Gilles Pelletier dans *Moi, Ovide Leblanc*, adaptation du roman de Bertrand B. Leblanc, qui présente, sous forme de monologue, — mise en scène de Pierre Dagenais, production PIL —, la vie d'un bûcheron gaspésien. La truculence et la vérité du personnage surent franchir la rampe de l'Institut canadien, à la fin de septembre, puis à la fin d'octobre.

Enfin, Germain Houde — qui mériterait à lui seul toute une chronique — incarne avec habileté sur la scène du Théâtre du Vieux Québec le personnage unique de *Macho macho man*, qu'on aura sans doute l'occasion de revoir en reprise, ici ou à Montréal.

Sur la même scène du TVQ, à la fin de novembre, fut présenté *le Chant du Non et du Oui* (aucun lien avec le référendum...), *Der Song vom Nein und Ja*, sous-titré « Barbara Song », chanté par Nicole Catellier et joué par Alain Richard. Il s'agit en fait d'un collage, d'un récital de chansons et d'extraits de textes de Bertholt Brecht, préparé initialement à l'intention de l'Institut Goethe de Québec, puis modifié et adapté par un collectif de travail sous la direction d'Yves-Erick Marier. Il s'agit d'une première expérience qui n'a pas soulevé l'enthousiasme de tous les spectateurs, mais qui pouvait constituer une forme d'introduction à l'œuvre du grand dramaturge allemand. C'est une tout autre affaire que de jouer intégralement une œuvre de Brecht, comme *la Vie de Galilée* (Galileo Galilei), qu'il m'a été donné de voir, à Montréal, le 6 décembre 1980, dans une mise en scène de Jean-Guy Sabourin, avec le Théâtre de la Grande Réplique, au Pavillon des Arts de l'UQAM. Ce fut une grande soirée de théâtre et l'espace me manque pour lui rendre ici justice (comme d'ailleurs pour les autres pièces vues à Montréal : il faudra y revenir).

Enfin, il y a nos voisins qui nous visitent et qui ont aussi leur génie. Le Théâtre Repère de Lévis a présenté, à Lévis d'abord, en octobre, puis au Petit Champlain, en novembre, *Chers nous autres*, en collaboration avec la Commune à Marie, une création esquissant un portrait des Québécois, à partir de textes divers. Puis les Échassiers de la Baie (Baie-Saint-Paul) ont joué avec succès *la Légende d'Alexis le Trotteur*, opérette populaire, présentée à l'Institut canadien, le dimanche 26 octobre.

Ainsi s'effectuent devant nos yeux, sur la scène, l'inventaire du réel québécois, celui des hommes et celui des femmes, et l'inventaire de l'humanité à travers les génies français, britannique, américain, allemand. ■



Ben voyons donc ma tante.
Ginette Guay, Joanne Emond et Micheline Robitaille.